

Il est encore loin et ce n'est qu'un point noir ;
 Et pourtant sur ce mur on peut l'apercevoir.
 Le nuage s'avance au souffle de la bise ,
 Il porte sur son flanc comme une tache grise ,
 C'est la grêle ! — Elle est là sur le pays voisin ,
 Écrasant sans pitié le seigle et le raisin.

Rien ne trouble pourtant votre repos robuste,
 Laboureurs endormis dans le sommeil du juste ;
 Vous dormez confiants en la bonté de Dieu ,
 Heureux d'être abrités sous ce pan de ciel bleu !
 — On vous a vus dormir de ce sommeil tranquille
 Quand sonnait le tocsin de la guerre civile ;
 Alors qu'on entendait, de vos hameaux fleuris,
 Le tonnerre lointain du canon dans Paris !
 Laboureurs obstinés, semeurs que rien n'effraye ,
 Cicatrisant toujours quelque nouvelle plaie ,
 Réparant les dégats faits par l'homme ou le ciel ,
 Vous travaillez au blé comme l'abeille au miel ;
 Que le tonnerre gronde au ciel ou dans les rues
 Chaque jour vous revoit penchés sur vos charrues ,
 Confier aux sillons le pain des nations ,
 Indifférents aux bruits des révolutions.

Quelle vérité ! quelle exactitude dans cette peinture véritablement faite d'après nature ! et comme il est saisissant ce contraste du repos de la ferme et du bruit lointain de nos révolutions ! C'est ainsi qu'un poète peut toujours être de son siècle, sans se mêler à ses passions. Ni un Grec, ni un Latin n'auraient pu écrire cette pastorale, dont chaque vers porte sa date avec lui. Le même sentiment, qui a inspiré *la Ferme à midi*, se retrouve dans l'*Épître à M. Ponsard*, et, en vérité, il est si naturel que je loue M. Reynaud d'y être revenu :

Au mois de juin passé, quand la guerre civile
 Avait taché de sang les pavés de la ville,
 Lorsque tous les partis affamés de butin
 Se hâtaient d'escompter l'avenir incertain ;
 Quand je voyais déjà, d'un œil mélancolique,
 Aux mains de ses amis périr la République,